***Anthropologie urbaine***

L’anthropologie urbaine est une branche de l’anthropologie qui a pour objet l’étude des villes et de leurs sociétés. Elle s’est d’abord développée dans des pays ayant connu une urbanisation accélérée, principalement à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, comme les États-Unis, le Royaume-Uni, avant d’émerger en France beaucoup plus tardivement, dans les années 1980.

Il s’agissait notamment de comprendre comment l’urbanisation, alors en passe de devenir un phénomène planétaire, produisait un [mode de vie](https://www.universalis.fr/encyclopedie/mode-de-vie/) particulier et quels bouleversements sociaux et culturels elle provoquait ; questions auxquelles l’anthropologie a tenté d’apporter une réponse singulière, marquée par l’ethnographie, mais aussi par des emprunts à d’autres disciplines, comme la sociologie et la géographie. S’est ainsi progressivement construit depuis plus d’un siècle un regard à la fois spécifique et pluriel sur les sociétés urbaines, leur fonctionnement et leur évolution. Ce regard n’a pas été sans faire débat au sein même de la discipline anthropologique, tout en contribuant à ouvrir celle-ci à l’analyse de nos mondes contemporains globalisés et désormais majoritairement urbanisés.

La grande ville ou métropole comme phénomène de [civilisation](https://www.universalis.fr/encyclopedie/civilisation/) émerge en Europe du Nord et aux États-Unis à la charnière des XIXe et XXe siècles, et d’abord en Allemagne, où elle prend une ampleur particulière. Faisant jeu égal avec l’Angleterre industrielle, l’Allemagne connaît un développement urbain sans précédent. En quelques décennies, le pays passe d’un mode de vie globalement rural à un mode de vie majoritairement urbain. Un nouveau type de ville apparaît, la « métropole » dont [Berlin](https://www.universalis.fr/encyclopedie/berlin/) constituait alors la forme la plus aboutie. Capitale de la Prusse et de l’Allemagne réunies, Berlin devient la plus grande ville industrielle d’Europe, passant de 700 000 à 4 millions d’habitants entre 1867 et 1913. Elle présente un modèle social nouveau, que de nombreux sociologues allemands, dont [Georg Simmel](https://www.universalis.fr/encyclopedie/georg-simmel/), vont étudier entre 1890 et 1920.

Simmel considère la métropole comme le creuset de la société moderne. Elle se caractérise selon lui par une mentalité et un style de vie particuliers, dominés par l’individualisme des citadins et leur [attitude](https://www.universalis.fr/encyclopedie/attitude/) de réserve et de distance devant la diversité des situations rencontrées dans les espaces publics. Pour Simmel, deux grandes figures urbaines émergent alors : « le blasé », citadin indifférent à la grande variété des scènes et des interactions urbaines qui s’offrent à lui ; « l’étranger », caractérisé par sa mobilité et sa situation marginale dans la société d’accueil. L’influence de Simmel sera importante chez les sociologues de l’école de [Chicago](https://www.universalis.fr/encyclopedie/chicago/) qui le traduiront dès les années 1930 et reprendront certains de ses thèmes, comme l’individualisme, le blasé  et l’étranger (ou homme marginal).

Chicago, comme les autres grandes villes américaines, a connu une forte croissance : elle est passée de 4 500 habitants en 1840 à 1 100 000 en 1890 pour atteindre 3 500 000 en 1930, devenant ainsi la deuxième ville des États-Unis et un de leurs plus importants centres industriels et boursiers. Détruite en partie par un incendie en 1871, la ville a été partiellement reconstruite d’acier et de béton, la verticalité moderniste de ses gratte-ciel contrastant alors avec la misère des quartiers ethniques où vont se concentrer l’essentiel des problèmes sociaux et économiques. Ces quartiers sont occupés par des migrants européens, arrivés par millions aux États-Unis au XIXe siècle, mais aussi par un nombre croissant de Noirs.

L’apport principal de l’école de Chicago est donc le début de la **systématisation des enquêtes sociologiques en milieu urbain**. La Chicago des années 1920-30 est en pleine urbanisation, avec l’essor des gratte-ciels et autres immeubles impressionnants marquant un tournant dans le développement des villes. Au milieu de cette effervescence, les sociologues de l’école de Chicago vont assister pour la première fois à certains phénomènes qui vont les pousser à enquêter sur la ville, comme par exemple les migrations vers la ville qui augmentent et se diversifient, ou encore la formation de différents ghettos. La ville moderne apparaît alors pour ces chercheurs comme un véritable laboratoire des transformations sociales. En effet, l’essor de la ville moderne engendre tellement de transformations et d’adaptations des normes sociales, que cela débouche inévitablement sur une désorganisation totale.

Cet intérêt pour la ville est devenu central dès les années 1930 et perdurera dans la tradition de l’école de Chicago. Un des principaux sujets d’études de la première génération de chercheurs s’intéressant à la ville fut le problème des relations entre les différentes communautés de la ville. Notamment les problèmes de discrimination. Les sociologues de Chicago ont notamment montré que la race au sens biologique n’avait rien à voir avec la non-intégration des immigrés, mais que cette dernière découlait directement de problèmes sociaux liés à l’urbanisation.

Chicago dans les années 1930 est également le premier bastion du crime organisé aux États-Unis, c’est donc tout naturellement que l’**étude de la criminalité, de la délinquance et des déviances** fut un autre thème central des recherches menées par les sociologues de Chicago. La thèse principale de ces études est l’idée que le crime organisé, représenté par les gangs, est une réponse à la désorganisation sociale. Les gangs sont alors décrits comme un type à part entière d’organisation sociale. Malgré tout, en raison de la violence exprimée et des changements incessants des personnes au pouvoir, ce type d’organisation n’est pas stable et ne peut pas prétendre à instaurer un ordre social. Tout un pan de la recherche est alors consacré à comprendre comment un citoyen peut évoluer lorsqu’il a le choix entre la désorganisation sociale et l’organisation criminelle.

Du dernier constat va alors découler toute une série de travaux sur la délinquance juvénile. En effet, certains chercheurs comme Clifford Shaw ou Ernest Burgess vont s’atteler à montrer que la délinquance juvénile ne vient pas de nulle part, mais bien plus certainement du climat d’extrême pauvreté et de tension lié à la désorganisation sociale. C’est alors que vont se succéder des travaux sur les différents problèmes sociaux qu’engendre l’urbanisation à grande échelle: délinquance, toxicomanie, pauvreté, folie, etc.

On a en effet trop souvent l’habitude de présenter l’intérêt de l’ethnologue pour la ville au pire comme une intrusion dans un monde de la modernité et de l’altérité, réservée au sociologue, au mieux comme un complément à la sociologie, l’ethnologie se chargeant d’étudier les phénomènes culturels de résistance au changement. Or si l’intervention ethnologique dans le domaine urbain a un intérêt, c’est celui d’avoir contribué à élargir la question de savoir qui produit la ville en en posant une autre : comment est habitée la ville ?

Donner à lire la ville et les formes dont elle se dote ; mettre en lumière les modes d’habiter, d’occupation et d’appropriation de l’espace urbain ; étudier les formes de la sociabilité, de la cohabitation aux différents types de centralité ; analyser les modes de transition de l’espace privé à l’espace public, de l’espace résidentiel à celui du travail ; repérer les formes de recomposition des configurations spatiales et des identités locales (cités, quartiers, communes, mégapoles...) ; définir enfin ce qui mérite d’être élevé au rang de rituels contemporains et appelle à une recherche sur les raisons de l’émergence du phénomène et ses modes de fonctionnement (les supporters et les compétitions sportives, les fans de rock et les grands concerts, les grands rassemblements populaires et festifs notamment d’inspiration militante...).

Cette énumération qui ne prétend aucunement à l’exhaustivité ouvre un champ de recherche encore trop peu exploré. Il s’agit de connaître les formes urbaines contemporaines de la territorialisation des pratiques et des rapports sociaux en sachant qu’ils supposent une territorialisation faite de frontière sociale, fonctionnelle et symbolique, de ségrégation et d’homogénéisation, de désorganisation et de recomposition sociale, d’aliénation et d’invention culturelle, d’anomie et de recomposition identitaire.

C’est à ce prix que l’ethnologie urbaine peut acquérir quelque intérêt : en se plaçant délibérément dans une perspective fondamentale, historique et anthropologique, dégageant les grandes tendances actuelles de l’urbanité, mode dominant pour une très longue période semble-t-il, de la territorialisation des sociétés et des établissements humains.

Prenant avec juste raison le contre-pied de l’urbanisme opérationnel coupable d’avoir défiguré la ville, cette sociologie urbaine dont la préoccupation essentielle était de mettre l’urbain en question (Castells, 1970) va le définir comme un simple lieu d’effectuation des politiques étatiques, un support passif de la reproduction du capital, de son pouvoir politique et de la force de travail.

Fonder l’émergence d’une ethnologie urbaine française entre autres, sur la critique de cette sociologie ne doit cependant pas nous empêcher de lui reconnaître des mérites que l’on a tort de sous-estimer aujourd’hui : M. Castells, J. Lojkine, C. Topalov et bien d’autres, ont contribué d’une manière décisive à sortir la recherche urbaine du technocratisme au sein duquel une « science » de l’aménagement l’avait enfermée, en réduisant les problèmes posés par les villes à des questions purement techniques et fonctionnelles. Là où l’aménagement ne voyait que distorsion ou désordre à réguler, la sociologie urbaine des années soixante-dix y verra un ordre social et un ordonnateur, l’État. Là où les aménageurs ne verront que la conjonction anarchique de forces aveugles à canaliser, cette sociologie va s’attacher à démonter le jeu complexe des déterminants économiques et politiques à l’œuvre dans les transformations qui s’opèrent.

En ces temps d’urbanisation généralisée où l’espace est un enjeu majeur de société, l’urbanisme peut en effet difficilement se définir comme ayant une simple fonction régulatrice : développant les travaux de H. Lefebvre, cette sociologie a montré concrètement à quel point l’urbanisme est un acte politique, opérant des choix, reproduisant les divisions sociales ; à quel point il peut être aussi un lieu de compromis entre forces sociales, voire de résistance à l’ordre social dominant.